

Zeitschrift: L'educatore della Svizzera italiana : giornale pubblicato per cura della Società degli amici dell'educazione del popolo
Band: 60 (1918)
Heft: 19

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'EDUCATORE

DELLA SVIZZERA ITALIANA

Una società svizzera per la lotta contro le malattie veneree

Nell'ultima seduta, la Commissione dirigente ha risolto, a voto unanime, di inscrivere la *Demopedeutica* membro collettivo della *Società Svizzera per la lotta contro le malattie veneree*, fondata a Berna il 24 febbraio del corrente anno. Qualche settimana prima della fondazione della Società, alla *Demopedeutica* perveniva un *Appello*, firmato da distinte personalità di ogni parte della Svizzera, il quale merita di essere letto attentamente.

« Les maladies vénériennes (dice l'Appello) doivent être classées parmi les plus délétères; ce fait est reconnu depuis longtemps. Elles occasionnent des infirmités de longue durée, souvent même la mort de l'individu qui en est atteint; elles sont plus que toute autre maladie contagieuse une cause de malheur et de danger pour l'entourage du malade et pour sa progéniture, une source de dégénérescence pour des familles et même pour des populations entières. Nous savons que dans la grande majorité des mariages sans enfant, on parle de 70 %, la stérilité est due à une maladie vénérienne d'un des conjoints, qu'une très forte proportion des pensionnaires de nos asiles d'aliénés sont syphilitiques et que le nombre des enfants aveugles, sourds-muets, faibles d'esprit ou idiots par suite de gonorrhée ou de syphilis héréditaire est effrayant.

« La constatation des dangers et des suites délétères des maladies vénériennes a provoqué, dans les pays qui nous entourent, un mouvement ayant pour but d'endiguer et de combattre ce fléau. Des personnes influentes et clairvoyantes, hommes et femmes, appartenant à tous les classes de la société, des associations et des autorités

se sont réunies afin d'attaquer le mal à sa racine, soit au moyen de mesures humanitaires ou législatives. Certes la lutte n'en est qu'à ses débuts et nulle part encore on n'a pu constater une amélioration notable, moins encore l'assainissement désiré; nous pouvons néanmoins reconnaître que les résultats obtenus par les grandes organisations pour la lutte contre les maladies vénériennes en Allemagne, en Angleterre, en Autriche, et en France et surtout, grâce aux mesures législatives, en Danemark et dans le pays scandinaves sont encourageants et qu'ils signifient déjà un grand progrès.

« Ces tentatives et ces efforts ont reçu une impulsion nouvelle et inattendue dans tous les pays belligérants. La guerre, qui déchaîne tous les penchants et toutes les passions, a montré quel danger immense les maladies vénériennes représentent, tant pour les soldats en campagne que pour tous ceux qui sont restés chez eux, sans soutien et sans guide. La guerre actuelle a confirmé l'expérience des siècles passés; elle a prouvé à nouveau et d'une façon indubitable qu'aucune des grandes épidémies accompagnant les armées n'a l'importance de la syphilis ou de la gonorrhée en ce qui concerne la santé et l'avenir des peuples. Aucun des états belligérants n'est resté sourd à ces menaces; tandis que les soldats luttent pour défendre leur patrie, les hautes autorités civiles et militaires sont à l'oeuvre pour enrayer l'extension toujours croissante des maladies vénériennes par des mesures énergiques et de grande envergure.

« La Suisse, qui marche au premier rang lorsqu'il s'agit de la santé publique et de la lutte contre la maladie — qu'il nous suffise de rappeler la lutte contre la tuberculose, contre l'alcoolisme ou contre le cancer — la Suisse est restée en arrière en ce qui concerne la lutte contre les maladies vénériennes; nous n'avons à enregistrer jusqu'ici que des tentatives et des essais isolés. Une organisation englobant toutes les forces et tous les milieux, et à qui incomberait cette tâche, fait entièrement défaut. Beaucoup de nos concitoyens ignorent ou ne veulent pas comprendre que nous sommes exposés aux mêmes périls que nos voisins. Le doute n'est plus possible, les chiffres sont là pour nous convaincre: chez nous comme ailleurs des milliers de personnes sont victimes, chaque année, de ces maladies dangereuses et ce nombre va en augmentant par suite

de l'extension de notre industrie, de l'accroissement de la population de nos villes, de la mobilisation et de la guerre. Le médecin, le juge, le pasteur, le personnel de l'assistance, en un mot tous ceux qui ont l'occasion d'étudier et d'observer les conditions de notre vie sociale, savent que les maladies vénériennes menacent d'engloutir le bonheur et la santé de notre peuple. Le péril existe surtout dans nos villes, mais il tend à s'étendre à nos campagnes. L'extension des maladies vénériennes est due à la légèreté et à l'insouciance, à l'ignorance profonde qui règne encore presque partout dans ce domaine et surtout aussi au manque presque complet de prescriptions législatives. Il est grand temps que nous nous mettions à l'œuvre pour arriver enfin à reconnaître, à dépister et à combattre les maladies vénériennes.

« Convaincus de la nécessité de la lutte et décidés à l'entreprendre avant qu'il soit trop tard, les soussignés se proposent de fonder une *Société suisse pour la lutte contre les maladies vénériennes*. Encourager et soutenir toutes les mesures propres à enrayer et à faire disparaître les maladies vénériennes: tels sont le but et la tâche de notre future association. Cette tâche comprend l'éducation de notre peuple, l'élaboration de lois et règlements destinés à diminuer le nombre des cas de maladies et à prévenir l'infection, la lutte contre les conditions sociales malsaines, qui sont souvent le point de départ du mal.

« Persuadés que le meilleur de notre peuple, que l'avenir de notre jeunesse est en jeu, nous invitons nos concitoyens, hommes et femmes, les sociétés et les autorités animés des mêmes sentiments patriotiques et humanitaires, à se joindre à nous et à nous soutenir de leur mieux ».



L'Associazione ha sede a Zurigo.

L'Associazione comprende membri individuali e collettivi (autorità e società). I membri sono ammessi, dietro loro domanda scritta od orale, dalla Commissione esecutiva dell'Associazione.

I membri dell'Associazione che abitino una stessa località od il medesimo Cantone, possono riunirsi in gruppo locale o cantonale.

I membri individuali pagano un annuo contributo

minimo di fr. 2; i membri collettivi un annuo contributo minimo di fr. 10.

L'assemblea generale annua dell'Associazione ha luogo in primavera.

Il Comitato dell'Associazione è composto di 30 membri. Esso è nominato dall'assemblea generale per la durata di tre anni. Il presidente è designato dall'assemblea generale.

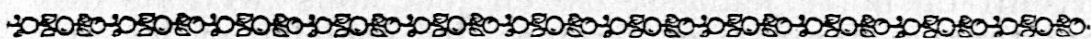
Il Comitato forma tra i suoi membri una Commissione esecutiva per il disbrigo degli affari correnti.

Esso costituisce, a seconda del bisogno, commissioni di lavoro, alle quali confida determinate missioni. I membri di queste commissioni possono essere scelti al di fuori dei membri dell'Associazione.

Presidente della Società è il prof. dott. Bloch, di Zurigo; segretario il dott. Hunziker di Basilea.

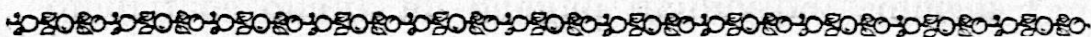


La sifilide è, colla tubercolosi e coll'alcoolismo, uno dei più terribili flagelli dell'umanità. È una vergogna, è un delitto che la gioventù venga tenuta nella più crassa ignoranza in fatto di profilassi delle malattie veneree. *L'Educatore* fa modestamente il suo dovere nella lotta contro la tubercolosi e contro l'alcoolismo. D'ora in poi, incoraggiati dalla fondazione e dall'oppositività della nuova Associazione, lotteremo anche contro il flagello della sifilide e delle malattie veneree in genere.



Antonio Galli — PER LA VITA — Libro di lettura per il Grado superiore — Lugano, ed. Arnold.

Siamo in carreggiata. E' compilato in base a principi didattici che propugniamo da anni. Contiene idee che ci sono molto care. Tuttavia già questa prima edizione poteva riuscire sensibilmente migliore: bisognava omettere qualche capitolo, aggiungerne altri, elaborare la materia, ecc. Contiamo sulla seconda edizione riveduta e migliorata. Purtroppo però nuove edizioni di libri di lettura uscite da poco non sono state migliorate quanto si doveva e si poteva. Siamo pronti a provare la nostra asserzione, perchè non parliamo a vanvera. Manca la coordinazione degli sforzi. Ognuno fa da sè. Questo il nostro peccato mortale. E' tempo di provvedere. E' una baraonda.



“LA NUOVA SVIZZERA,,

del Prof. L. Ragaz ⁽¹⁾

—::—

4. LO SPIRITO STRANIERO.

Il *pericolo intellettuale* ha il suo riscontro in quelli politici ed economici. Siamo dipendenti militarmente ed economicamente, e dipendenti siamo pure nel campo intellettuale. Lo spirito, del quale noi viviamo, non è nostro. I maestri della nostra gioventù accademica ci vengono, in buona parte, dall'estero, circa per la quarta parte, in certe facoltà per tre quinti. Ed è la Svizzera tedesca la meno indipendente. Per di più i nostri studenti fanno parte dei loro studi all'estero, quelli della Svizzera tedesca quasi esclusivamente in Germania, quelli della Svizzera francese (s'intende prima della guerra) specialmente in Germania. È naturale che i professori stranieri hanno lo spirito del loro popolo e che vedono il mondo dal loro punto di vista nazionale. Ma in tal modo la nostra gioventù succhia lo spirito straniero, ed accetta un indirizzo di storia, filosofia, etica, politica, religione, senza accorgersi che si tratta di una *determinata concezione nazionale*, spesso in urto con lo spirito svizzero.

E questa gioventù sarà l'educatrice del popolo ed insegnerà nelle scuole primarie, secondarie, medie, dal pulpito, dalla sala di redazione, nella sala consigliare. Così si diffonde, in mille ruscelletti, uno spirito determinato. Il pericolo più grave è per gli intellettuali. Questi anni ce l'hanno insegnato.

Il pericolo intellettuale arriva da noi anche per altre vie: per mezzo del *libro*. Ed i libri sono diventati soldati che i popoli mandano fuori per fare conquiste, conquiste morali, le quali però sono spesso assai più pericolose che le militari, e spesso hanno l'ufficio di preparare quelle militari, le quali hanno generalmente nulla a che fare con la morale.

Un pericolo grave è poi la *stampa politica*. I nostri giornali, e massime quelli della Svizzera tedesca, sono uno strumento di snazionalizzazione. Questi giornali non sono, nella loro maggioranza, una voce di spirito, di pensiero, di coscienza svizzera, ma un'eco, se non addirittura un portavoce dell'estero, al quale sono spesso uniti con fili aurei, senza che occorra pensare alla corruzione nel senso più brutto della parola: ma dipendono dai lettori, da circoli industriali e com-

(1) Ed. Trosch, Olten -- Fr. 2,50.

merciali, i quali, alla lor volta, hanno intime relazioni con l'estero. Da decenni i nostri giornali non giudicano più indipendentemente le questioni di politica mondiale, ma non fanno che ripetere pappagallescamente quanto scrivono i giornali stranieri. Nelle redazioni si lavora spesso solo di forbici; talvolta si pubblicano semplicemente articoli e notizie fornite da un ufficio centrale estero. Ed intanto il buon lettore svizzero loda l'eccellenza del suo giornale e crede trattarsi di spirito elvetico puro, mentre è il prodotto di una redazione di Francoforte o di Vienna, la quale, alla sua volta, è ispirata da un ufficio governativo. Così il buon svizzero s'entusiasma o s'indigna, a seconda dei casi, e non avverte che è un povero ingannato. Legge la sua gazzetta democratica, piena di frasi patriottiche, e non sa che in realtà si tratta di un giornale il quale, camuffato da repubblicano, fa politica monarchica e reazionaria.

Il pericolo intellettuale è enorme, tanto più perchè non lo avvertiamo. La propaganda dell'estero batte sovente vie occulte; essa approfitta di ogni occasione: si nasconde nella recensione di un libro, in una notizia letteraria, in un articolo di giubileo. Simile ad un insetto velenoso, che depone da per tutto le sue uova, si serve dell'arte, della scienza e della religione. Essa empie la nostra vita intellettuale come una polvere fine, una polvere avvelenata, che vuol uccidere l'anima svizzera. Fuori, in una grande città, è la sede centrale della propaganda scientifica, artistica, religiosa, in un'altra quella della propaganda politica, economica, tecnica. Da questo apparecchio centrale dipende una rete di organizzazioni minori, in paese e fuori. È una gigantesca pompa che succhia acqua da ogni parte e la spinge in mille canali che vanno in tutto mondo, specialmente nei paesi neutrali e in parte, attraverso questi, nei paesi nemici, ove ci sono altri apparati, canali e canaletti che accolgono l'acqua inquinata. La nostra Svizzera è coperta di una fittissima rete di tale specie, la Svizzera latina non meno di quella tedesca. In ogni luogo, perfino in piccoli villaggi, esistono centri di propaganda. Ed incessantemente quella lavora: talvolta in ritmo normale, talvolta ad alta pressione. Articoli e telegrammi che oltraggiano una nazione nemica ed i suoi reggitori, sono accolti nei giornali svizzero-tedeschi; passano in quel paese per recare la discordia fra quello e noi. Assecondano quella propaganda uffici di pubblicità, si comperano librerie, si organizzano esposizioni; un esercito di agenti percorre il paese: uomini politici, artisti, filosofi, teologi, industriali: tutti animati dal solo pensiero di rendersi utili al proprio paese, senza il minimo rispetto verso di noi.

E questo pericolo non sarebbe grande, com'è, se colpisse

un corpo vigoroso. Se noi avessimo una viva e potente vita nazionale non potrebbe farci gran danno. Ma noi ci siamo avvezzi a farci nutrire dall'estero; di là importiamo il nostro pane intellettuale; è più comodo; e così abbiamo merce straniera, operai stranieri ed *ideali* stranieri, tutto a buon mercato. E così l'ideale del piccolo popolo è abbagliato dallo splendore di quello delle grandi nazioni.

E poi noi abbiamo un gran nemico della nostra indipendenza in casa nostra; abbiamo svizzeri che in realtà non lo sono. È questa un'altra esperienza che abbiamo fatto durante la guerra. Oltre ad avere un gran numero di stranieri, i quali non hanno mai neppure pensato di naturalizzarsi, ne abbiamo molti che si sono fatti svizzeri, ma non lo sono che di nome. Il loro cuore rimane straniero. Sono specialmente pericolosi in tempi critici: all'estero possono farsi credere i nostri autentici rappresentanti e così creare una falsa immagine della Svizzera. E noi li lasciamo fare e talvolta li aiutiamo ancora. Una volta non era così. La Svizzera aveva la forza di creare svizzeri, cioè di fare degli stranieri cittadini nostri di mente e di cuore. La Svizzera aveva individualità, carattere, matura vita politica, era alla testa del movimento democratico, mentre alcuni degli Stati vicini non avevano ancora un'unità nazionale e non potevano gareggiare con noi in libertà politica. Ora i rapporti sono cangiati. Diversi popoli, fra cui anche alcuni nostri vicini, sono diventati grandi e ricchi. Noi invece siamo piuttosto impoveriti ed intorpiditi, perciò non riusciamo ad assimilare i nuovi cittadini; sono loro invece che assimilano noi.

5. IL FALLIMENTO SPIRITUALE.

Le nostre considerazioni ci hanno condotto nel campo, che finora abbiamo appena toccato. Quali sono i pericoli che ci minacciano dal di dentro? Abbiamo veduto quali siano i pericoli esteri che rendono difficile la nostra indipendenza. Domandiamoci ora: E noi svizzeri siamo capaci di serbare l'indipendenza al nostro paese? ne abbiamo la forza? lo spirito? Abbiamo noi un'anima che dia vita ed unità al nostro corpo? Abbiamo un *ideale* nostro? il nostro popolo ha esso un *compito* speciale e la *coscienza* di questo compito? Abbiamo noi una *meta*, alla quale tendiamo? uno *spirito svizzero*, che dia, più o meno l'impronta a tutto quanto è nostrano, che dia alla nostra vita di popolo la sua unità, dal quale spirito scaturisca un nostro giudizio tipico su importanti problemi della vita dei popoli? Abbiamo, in questo senso, un'anima, dalla quale zampilli vita e gioia, forza ed entu-

siasmo da trasmettere a tutte le parti e a tutte le azioni dell'organismo ?

Ecco l'ultima domanda, la più importante. L'esperienza triste, fatta dall'inizio di questa grande tragedia mondiale ci dice che l'anima svizzera ci manca. Era un'ora grande, come raramente ne riscontriamo nella storia del mondo. Con slancio la Svizzera avrebbe dovuto ricordare il suo compito. E che avvenne? Il nostro esercito corse, sì, risoluto ed animoso, alla frontiera. Ma l'interno diede uno spettacolo che potremo caratterizzare con le parole: *confusione e vacuità*. Si manifestò una vera orgia di gretto egoismo. Ognuno cercò di mettere al sicuro denaro e derrate. Ed ancora oggi lo spettacolo continua: la campagna sfrutta la città, l'impresario l'operaio, l'operaio dichiara che le sorti del paese non lo preoccupano gran che. Tedeschi e latini si combattono, non solo in patria, ma anche all'estero. La nostra democrazia fu paralizzata da un certo dispotismo. Nel militare si propagò uno spirito poco consono alle nostre tradizioni. Si scimmiettò l'estero. Ci mostrammo incapaci di giudicare, indipendentemente, gli avvenimenti ed accettammo le parole d'ordine straniere. Vedemmo pericoli, ove non esistevano; non li scorgemmo, ove c'erano. Ci facemmo cieci partigiani dell'uno o dell'altro gruppo. Tacemmo, quando avremmo dovuto parlare e mostrarci fedeli a quei principî che soli danno vita alla Svizzera (violazione del Belgio). Ma c'è da meravigliarsene? Abbiamo raccolto ciò che da decenni andavamo seminando. Nella nostra vita pubblica mancavano le lotte spirituali. Non pensavamo che al guadagno, alle comodità della vita e credevamo di poter vivere con surrogati d'ideale, o anche senza ideali. Un po' di «arte», lo sport, fisico ed intellettuale dovevano riempire tanta vacuità. I giovani si occupavano della loro geniale personalità, pensavano a «vivere», si davano delle arie di superuomini e acceffavano briciole imperialistiche. I vecchi invece erano «realisti» e guadagnavano denaro. Non si vedeva che danaro anche nelle sfere delle arti liberali. E poi le feste, ed infine la potenza dell'osteria. Per le lotte spirituali non v'era posto e mancanza assoluta di comprensione.

È chiaro che una tale generazione non poteva nutrire *spirito di libertà*, fede nella *libertà*, fede nella *democrazia*.

Così, malgrado le opere belle e buone, abbiamo assistito alla bancarotta del nostro spirito.

6. LA DECADENZA DELLA DEMOCRAZIA.

Queste cause morali ci rendono chiaro un fatto, che prima della guerra solo pochi conoscevano: la più antica demo-

erazia d'Europa, in un certo senso, non è più una vera democrazia. Spieghiamoci.

Nell'ultimo decennio si poteva osservare una sempre crescente venerazione dei principî monarchici. Questa tendenza si manifestò chiarissima durante la visita del *Kaiser*. Si vide allora chiaramente che il nostro repubblicanismo - per buon numero di cittadini - non era che caso. Vi fu una adorazione che non s'avrebbe potuta trovare più perfetta in un paese monarchico. Avevamo ancora la forma, ma ci mancava l'essenza, lo spirito repubblicano, la fierezza repubblicana. Noi non offrimmo nulla di individuale, ma solo una buffa caricatura monarchica. Scoppiata la guerra, buona parte degli svizzeri parteggiò, piena d'entusiasmo, per gli imperatori ed i principî ereditari, ed inneggiò alla vittoria di due principî: la forza all'esterno e l'onnipotenza dello Stato all'interno, principî che costituiscono la morte della Svizzera. Così vedemmo la più antica repubblica d'Europa in questa gigantesca lotta di due principî, schierarsi, nella sua maggioranza, dalla parte dell'assolutismo. Così noi perdemmo la simpatia che prima i liberi del mondo intiero nutrivano per noi.

La decadenza della democrazia si palesò anche all'interno. Democrazia significa comunità di popolo, significa relazione intima, familiare, popolare fra magistrati e cittadini. Invece avevamo, già da un pezzo, la signoria di un solo partito. Questo partito seppe vincere ogni opposizione e, aiutato dalla stampa, dalla scuola, dalla chiesa, seppe creare il culto e la glorificazione dello Stato e circondare magistrati, grandi e piccoli, con il nimbo dell'infallibilità ed inviolabilità.

E scoppiata la guerra le cose non andarono meglio. Il Consiglio Federale ebbe pieni poteri. Progetti di legge che, in base alla Costituzione, avrebbero dovuto essere presentati al popolo, furono lasciati in disparte. Fu iniziato un sistema di arbitrio, specialmente nell'esercito.

Il peggio si è che gran numero di persone, spesso chiamate a reggere i destini della patria, ha perduto la fede nella democrazia. Già prima della guerra, e massime nei cosiddetti circoli intellettuali, si parlava con un certo sarcasmo di idee democratiche. Esistevano altre deità: potenza, autorità, organizzazione, disciplina, danaro. Si ammiravano e si invidiavano le nazioni, ove quelle deità erano tenute in alto onore; e così si tradiva, scientemente od inscientemente, la Svizzera. Ma essa non può essere che una democrazia. Chi non nutre sentimenti democratici appartiene, in cuor suo, ad un altro popolo. Se la Svizzera abbandona la democrazia è perduta.

7. LA LOTTA CIVILE.

E nessuno creda che la catastrofe sia ormai scongiurata. Esiste ancora un pericolo interno; è il pericolo *sociale*, il contrasto che nasce intorno alla proprietà. Ne parliamo solo ora, in fine, perchè ci sembra il frutto di tutti gli altri pericoli e perchè è per eccellenza il pericolo futuro. È facile prevedere che alla gran crisi mondiale che attraversiamo terrà dietro un'epoca di tremende lotte sociali. Senza vera democrazia noi non potremo vincere tale pericolo. Ma vera democrazia significa comunità di popolo e di pensiero. Lo sfruttamento vicendevole segna la sua distruzione. La democrazia si basa sul valore personale, sulla santità di ogni membro di un'associazione, anche del più misero. Questo sistema di valutazione deve essere anche nella vita sociale; se abbiamo principî opposti la casa della democrazia è costruita sull'arena. Non meravigliamoci allora se una parte del popolo si rifiuta di difendere la casa minacciata, perchè non ha il sentimento che sia anche sua. Tutto ciò vale per la nostra democrazia più che per qualsiasi altra. I piccoli popoli possono vivere solo per mezzo dell'unione. Noi siamo divisi da lingua, da razza, da confessione, da forma culturale e solamente un ideale può tenerci uniti: la *libertà*, basata sulla uguaglianza e fratellanza. E la vita sociale ne deve essere la larga e robusta base, altrimenti tutto si riduce ad apparenza e commedia.

Esiste ancora, nel nostro popolo, un altro baratro, che si fa ogni giorno più minaccioso: è il contrasto fra *città e campagna*. Involontariamente la nostra mente corre a ricordi storici di tempi passati. Ed oggi abbiamo lotte simili.

Per il contadino l'abitante di città è un ozioso, un dissoluto, un *sensuale*. In modo speciale il contadino odia e disprezza l'operaio socialista. Generalmente egli non ha la men che minima comprensione della posizione, della miseria, della speranza dell'operaio. Per il contadino è tutto malcontento artificialmente creato, è mancanza di amore al lavoro, di sentimento di economia, è ribellione contro un ordine sacro è insania, è perversità.

Così le due grandi classi del nostro popolo si guardano con occhio diffidente, nemico. Contro questo pericolo devono dirigere i loro sforzi tutti i buoni spiriti del paese.

Così, traducendo certi pezzi letteralmente, riassumendo anche soltanto certi capitoli, abbiamo presentato ai lettori dell'*Educatore* la prima parte dell'opuscolo del Ragaz, quella che tratta dei pericoli, esterni ed interni, che minacciano il nostro paese. Nel prossimo numero vedremo quali siano, secondo l'autore, i rimedi per guarire da tanto male e per fondare una *Nuova Svizzera*.

T. Paravicini.

Divagazioni di un soldato

—::—
A Carlo Tami.

I.

A quest'ora, o dolce amico, la tua Lugano chiude botteghe ed imposte, illumina le vie, sospende sul pontile deserto l'occhio rosso e dilatato sul lago, esala singhiozzi d'orchestrine, versa lungo la riva il chiacchierio tranquillo della popolazione. Il buon borghese dalla voce grossa incontra l'azzimato mellifluo «viveur», la «cocotte» esotica ride col gaminede indigeno, la ballerina del Casino parla di danze con lo studente attonito, la signorina spia dietro la madre corpulenta l'innamorato.

Noi uscivamo a quest'ora, senza cappello, a fantasticare, come bambini. E tra il sorriso di qualche donna ed il saluto di un compagno, si parlava di noi e del nostro avvenire, colmo il cuore di speranze, e la voce di commozione. Se un canto allora veniva dal lago, gola di capinera con armonia di fisarmonica, ci fermavamo muti ad ascoltare.

Ed ogni sera dell'autunno dorato, eravamo fuori, assieme, recando nel nostro grembo di non ancora vent'anni, tutti i sogni nostri, i quali in noi palpitavano come sopra le nostre teste nude le mille stelle immemori.

Ricordi? C'era quella fanciulla dagli occhi color viola trascolorata che mi sorrideva d'un sorriso lieto d'innamorata ed io, — com'eravamo bimbi, allora! — confortavo l'anima nel suo cammino. Tu raccoglievi, passeggiando piano piano, qualche capriccio di zitella, mentre l'altro, quello che soffre ora con immutata fede i tormenti del Basso Piave, rideva dalla sua larga faccia sui giuochi tortuosi dell'amore.

Orazio c'insegnava:

Misce stultitiam consiliis brevem.

Al Casino rievocavamo, tra una sonata dello Scarlatti ed una danza imaginosa delle «quatre René» qualche cosa di letteratura, qualche cosa di architettura. Io, quei giorni placidi di mezzo ottobre, — già s'indorava il Parco, e la «breva» sollevava frotte di foglie morte, e le nubi grige accoglievano le braccia scheletrite dei primi ippocastani nudi, — m'affaticavo sul pessimismo di Ramuz, tu studiavi non ricordo più quale classica architettura antica, l'altro, il gaio sofferente del Basso Piave, vendemmiava sui colli di Sora-

gno e ci portava chiuse in smorfie ed in risate le sue faunescche avventure.

La guerra sembrava lontana; solo la patria appariva a tratti nella sua sfolgorante bellezza a dare commozioni nuove ai nostri spiriti. Poi il cerchio delle nostre passioni e della nostra vita si restringeva in quella conca tua, che da tre parti ha fertili colline e dalla quarta, il lago quieto. E a noi rimaneva avvinta quella tormentosa melanconia, onde sono piene vita e cose del nostro secolo.

Io ricordo bene quei giorni d'ottobre. La « cocotte » russa coi capelli ossigenati, il borghese panciuto dalle mani grassocce e inanellate, il tedesco tronfio con la faccia da birraio di Monaco, la ballerina consunta dalla « cocaina », il lazzarone senza patria e senza famiglia, gli occhi dolci color viola trascolorata...

Li vidi quasi tutti l'ultima sera al « Tabarin ».

Poi con un involto sotto il braccio, cominciai la mia vita nuova e nomade.

II.

Rividi la patria in giorni tristi, quando essa, colpita dalla maggior sventura che uomo potesse immaginare, ferita, mutilata, lasciava al nemico due province ed i suoi santi morti.

Rimasi attonito davanti alla tragica visione, davanti a tanto strazio, come se l'anima mia, solita alle melanconie nate dal nulla ed ai dolori da « enfant gaté », non arrivasse a comprendere la gigantesca sventura. E vagai quelle sere dolorose sotto le lampade blu di Parma, desiderando la quiete lasciata ed il sorriso degli occhi viola.

E tante notti balzai a sedere sul pagliericcio semivuoto, preso dall'angoscia, frugato dal tormento, e null'altro udii che il russare affannoso di tutti i corpi stesi in terra e i topi immondi, che rosicchiavano il legno del pavimento e andavano cercando le croste di pane; mi riaddormentavo, poi, col cuore che mi martellava il petto.

Qualche compagno sembrava dicesse: — Da che mondo viene costui? Ha gli occhi stupiti e la voce triste. Dove viene? Quale terra ha lasciato? Non parla che pochissimo, su tutto scende il suo viso attonito. Dove viene, tanto giovane, tanto ignaro?

La prima volta che dovetti mangiare quel pane duro e quel riso malcotto in una gavetta, solo e in un angolo, presso una finestra che riusciva su di un piazzale deserto, una lacrima mi rigò la guancia e rividi la città lasciata, la casa silenziosa, la mamma ed il babbo soli e gli occhi viola che mi sorridevano sotto l'ombra del crepuscolo.

Mangiai ed uscii; per Parma nessuno mi guardò, nessuno mi salutò, nessuno mi sorrise.

Insieme con la tragedia della patria, si compiva la donazione dell'anima mia al sacrificio, del cuore alla fede, del corpo alla morte.

Gli sguardi dei compagni chiedevano: — Donde viene? e da che mondo? Quanto è giovane ed ignaro!

Ed io donavo a testa alta, questa mia povera anima a brandelli.

Il cammino di nomade fu ripreso.

III.

Andai verso la luce gloriosa: Padova ferita e cupa, piegata commossa sui suoi morti, Treviso fiera davanti alla minaccia, Bassano piccola e sventrata, rigurgitante di soldati, di «camions», e di riveduglioli ingordi, Asolo, chiusa e silenziosa, erta sulla collinetta come una scolta intrepida, Castelfranco Veneto, colmo di prostitute corse fin sotto i cannoni a prodigare all'eroe scialbi sorrisi ed anche opulenti, Riese mingherlina, buona come il suo Papa.

Passavo con la mia casa sulle spalle, fra il chiasso dei soldati. Sotto il cannone ed il «ta, ta, ta» delle mitragliatrici, qualcuno disse:

Bisogna sapere ben morire.

Salendo il Grappa, io pensavo: — E' vero. Non basta donare. Bisogna saper donare bene. Che vale il dono del mio corpo alla morte, se rimane l'anima attaccata al mio vecchio mondo, ai miei vecchi sogni?

Il volto della morte è risplendente, quando viene che l'anima è pura e pronta, e la gola s'apre per il grido eroico e per l'entusiasmo. Devo rinunciare a ciò che ho lasciato dietro di me, devo dimenticare...

E mi mettevo a cantare. Spesso il mio canto era triste, spesso era l'Inno Elvetico, insegnatomi nelle scuole, che sgorgava spontaneo e che si spandeva fresco come acqua di sorgente sui compagni affaticati, i quali mi guardavano lungamente e mi chiedevano: — Che canti?

Allora tacevo improvvisamente, accorgendomi di non riuscire a rinunciare a ciò che m'era dietro, perchè, tra le pause di quel canto, rivedevo te, o amico, e la città tua, e gli occhi che tu sai.

E salendo più su, il bianco della neve mi ricordava le neviccate di costì, quando noi, studenti, facevamo ancora a palle di neve ed inseguivamo, ridendo, qualche ragazza impellicciata, che fuggiva fuggiva sorridendo all'angolo della bocca e rabbrivendo....

Ogni cosa palesava i sogni passati, ricordava la vita

lasciata, come ai Santi ogni volto era quello della Lussuria, ogni segno quello della Tentazione.

Non rimasi sul Grappa. Ridiscesi e ripresi ancora la vita nomade.

IV.

Inesorabilmente, sotto la divisa austera rimaneva lo studente bighellone, il giovane melanconico del « quai » animato... Accanto ad un volume di fotografia tenevo la « Divina Commedia », sotto uno di arte militare, qualche commedia di Pietro Aretino.

Nella Reggia solenne dei Vanvitelli, durante le ore di ozio, mi univo ai compagni a contar favole boccacesche ed a rinnovellare la via borghese. Sotto l'ala lucida del berretto, gli occhi scintillavano, davanti all'evocazione di dame, di educande, di visi pallidi, di lettere d'amore, di feste di ballo, di avventure da mammagnùccoli, di beffe fatte a qualche mamma.

I giovani soldati, intanto, empivano, così per passatempo, le scarabattole casertane e le impure tasche dei berton napoletani. Inesorabilmente, due sono le anime: una è per la guerra, l'altra è per la pace.

M'accadde di dimenticare, per un momento, d'essere nelle strettoie d'una disciplina, per adempire ad un alto dovere, per un grande sacrificio. Come pure m'avvenne di sentir sdegno per la frivolezza borghese, immutabile sempre sotto il pallore delle lampade della zona di guerra, sotto il cannone, sotto il duro comune destino, immutabile anche davanti all'apparizione del fante, del povero piccolo fante, malvestito e malnutrito, il quale, arrivando dalla fronte entra in questa nostra vita inesauribile, che puzza di decadenza e di melanconia.

Nessuno lo vede, nessuno lo avverte, quel fante silenzioso, buttato giù da una tradotta — cavalli 8, uomini 40 —, strappato via da un'altra tradotta; ma giganteggia su quel pigmeo che è il nostro mondo di sartine in caccia di mariti, di spostati intenti ad arraffare una dote, di cortigiane, di affaristi e di straccioni.

Dalla Reggia ho portato meco una grande fede nei destini d'Italia, affidati a questo nostro umile soldato. Quella fede che purtroppo s'era illanguidita nei giorni della tragedia dello scorso anno; quella che fu forte davanti alla visione marmorea del Grappa ed alle tombe dei compagni caduti.

È l'ora nostra. È l'ora questa di appendere le bandiere ai balconi, di cacciar fuori, al sole i vecchi tricolori. Non importa se la vana vita borghese rimane giù nelle chiavi-

che e nei labirinti, facendo a pugni per un quadrato di sole.

Le bandiere volgono le loro lance d'oro al cielo, al limite del cielo, e sanno sventolare meravigliosamente.

A quest'ora la città tua si empie di ombre e di chiaccherii. A quest'ora gli occhi color viola trascolorata sorridono ad un altro viso. A quest'ora il « Varieté » comincia: capellature lisce, occhi languidi, scollacciature, danze voluttuose, cenni di mano, colloqui misteriosi, fasci di luce, gonnelle venderecce...

La morale? E chi se ne frega della morale? Io veramente penso con nostalgia a tutto questo, per colpo di quella mia seconda anima.

Ma sorrido, tuttavia.

Sorrido perchè sto inalzando le bandiere al disopra delle chiaviche e dei labirinti, ora che il cielo è sereno e che le stelle mirabilmente splendono.

Varese, sera del 24 settembre 1918.

Orazio Laorca.

LA FONDAZIONE NESSI

I giornali annunziavano giorni sono che il signor Emilio Nessi, direttore della Banca Popolare di Lugano, per onorare la memoria del compianto proprio figlio Mario, già allievo presso il Liceo Cantonale, ha costituito in forma di fondazione la somma di fr. 50.000, il cui reddito sarà destinato annualmente ad un giovane ticinese che, avendo conseguito la licenza liceale nel suddetto nostro Liceo, si proponga di frequentare qualche istituto superiore per ottenere la laurea e per dedicarsi all'insegnamento.

L'aggiudicazione della borsa e tutto ciò che si riferisce all'amministrazione della fondazione spetterà ad una Commissione composta del Capo del Dipartimento di Pubblica Educazione, del Rettore del Liceo, del Sindaco di Lugano e di un rappresentante della famiglia Nessi.

La borsa sarà già disponibile ed aggiudicabile alla fine dell'anno scolastico 1918-1919.

Ecco una buona notizia. Ecco un fatto che fa onore alla famiglia Nessi e che gioverà grandemente alla Scuola del nostro paese. Grazie a questa fondazione, giovani d'ingegno e volenterosi, ma privi di mezzi, potranno compiere studi universitari completi e darsi all'insegnamento nelle Scuole se-

condarie. Il sogno dei ticinesi di creare un corpo insegnante secondario ticinese fa un gran passo verso la realizzazione. Fondazioni di tal natura ne occorrono altre due o tre affinché non solo ogni triennio o quadriennio, ma tutti gli anni si possa venire in aiuto di quel giovane che, privo di mezzi, dimostri ingegno e ferma volontà di compiere studî superiori per darsi all'insegnamento. Auguriamo che altre generose e facoltose famiglie seguano l'ottimo esempio del signor Nessi. O almeno: lo Stato non abbandoni gli studenti capaci e volenterosi, ma privi di mezzi.

Buoni i commenti fatti dalla *Gazzetta Ticinese* alla fondazione Nessi. Scrive la *Gazzetta* che la notizia della donazione Nessi verrà accolta con piacere da tutto il paese specialmente per l'esempio che la forma seguita dalla donazione costituisce per le famiglie facoltose del Cantone:

Di solito nel nostro paese le somme destinate a beneficenza vanno disperse in mille vie diverse. Le famiglie vogliono contentare tutti, e finiscono col ridurre i legati in vere pillole. Capita così che somme di 20, 30, 40 e anche più mille franchi, che date ad un solo sodalizio o ad un solo istituto potrebbero aiutare a risolvere subito importanti problemi di interesse pubblico, vanno a finire in elargizioni di 200, 300, 500 franchi l'una a società di divertimento, di sport, ecc., ecc., che non hanno urgenti bisogni e che possono provvedere altrimenti ai loro compiti sociali. Le famiglie poi, dal punto di vista loro egoistico devono ricordare una cosa: che la memoria della persona in onore della quale distribuiscono una determinata somma in donazione tanto più vivrà a lungo nella riconoscenza del paese quanto meno la somma disposta andrà sminuzzata e dispersa in inafferrabili rivoletti di beneficenza. Buoni legati sono stati quelli di Alfonso Turconi, di Vincenzo e Spartaco Vela e di Giovanni Vailati all'Ospedale di Mendrisio, di Emilo Maraini all'Ospedale di Lugano, di Pietro Chiesa per la fondazione della Scuola di Mezzana, ecc. Legati molto meno felici sia per forma sia per la efficacia sono stati, a nostro giudizio, quelli, anche di importo totale pari ai citati, di tutti coloro che hanno dato a spizzico a cento istituti senza arrivare a beneficiarne sensibilmente uno solo.

Il Cantone Ticino ha molti istituti di beneficenza: ospedali, manicomio, ricoveri per i vecchi, ecc., ecc. Fra qualche anno si spera di avere anche il tanto necessario ricovero-scuola per i ciechi. Due istituti importantissimi manano ancora: il sanatorio popolare per i tubercolosi e un asilo per i discoli e per l'infanzia abbandonata. Per la fondazione del Sanatorio lo Stato presto lancerà una sottoscrizione in tutto il Cantone. Il Ticino benefico risponderà certo largamente e generosamente all'appello del Governo. Per la fondazione di un asilo destinato all'infanzia abbandonata occorrerebbe proprio l'aiuto di qualche filantropico concittadino. Dallo Stato non si possono pretendere miracoli. Lo Stato dà in misura già superiore alle proprie forze. Di più, difficilmente potrà fare anche in avvenire, date le condizioni in cui si trovano le sue finanze. Chi desse la somma occorrente per l'asilo dei ragazzi abbandonati o si facesse iniziatore di una simile fondazione, si meriterebbe proprio la riconoscenza del paese.

Prossimamente pubblicheremo i risultati dell'inchiesta sui fanciulli anormali del Cantone e torneremo ad occuparci di tale spinoso problema. Ben venga un legato di 100 mila franchi per l'infanzia abbandonata!

:: Contro la mortalità infantile e per l'insegnamento della Puericoltura nelle Scuole femminili :: :: :: :: :: ::

Sarebbe indispensabile che le giovinette DAI DODICI AI QUATTORDICI ANNI, in tutte le nostre scuole, fossero istruite intorno ai loro futuri doveri di madre. Sono assurdi i pregiudizî che fanno escludere dall'educazione delle fanciulle ciò che si riferisce all'ufficio principale della donna, alla maternità. È necessario premunire le nostre figlie contro i pericoli che incontreranno e che potranno vincere con una sana educazione.

A. Durand scrive: « La vita del bambino è fragile durante i primi due anni; un'imprudenza, un'insipienza, possono seriamente nuocerle. Vi sono precauzioni da prendere, regole da seguire, cure da prestare che la donna deve sapere. Si deve insegnare l'arte materna. Ordinariamente, le conoscenze che hanno le donne su queste regole, su queste cure, sono empiriche; consistono in stupide tradizioni. La giovine madre è nove volte su dieci colta alla sprovvista, e allora sono le vicine che l'iniziano al suo ufficio. Tanto peggio per il nato! ».

Quante madri, per ignoranza, uccidono i loro bambini, non sapendo neppure allattarli! Il dottor Pinard, di Parigi, ha fatto un'opera buona prendendo l'iniziativa di questo insegnamento NELLE SCUOLE ELEMENTARI. Egli insegna alle giovinette per quanto tempo una madre bisogna che dia il latte (un quarto d'ora in media), quante volte durante le ventiquattr'ore (sette od otto) e quanti mesi (dai dieci ai dodici in media). Ha spiegato al suo giovane uditorio che è bene lasciar gridare il fratellino allorchè è pulito e piange per ingordigia; e che è soprattutto assai pericoloso dargli ciò che continuamente chiede, per quietarlo: acqua inzuccherata, tisana di figlio, acqua profumata di fiori d'arancio.

Una risatina è corsa fra i banchi quando il professore, parlando delle venti superiorità del latte materno, ha detto che la principale forse consiste nel fatto che il latte passa direttamente, senza intermediario, dalla « fabbrica nella bocca del bambino ». Ma tutti i visi sono divenuti seri allorchè, parlando della mortalità infantile, il professore ha scongiurato il suo uditorio di ripetere dovunque che è oltremodo pericoloso slattare un bambino nei quattro mesi di estate: giugno, luglio, agosto e settembre.

Non è possibile sradicare dalle menti di tutte le madri di famiglia le idee false e pericolose della cieca consuetudine; epperò, un insegnamento femminile, dando alle giovinette le nozioni che saranno loro indispensabili, diminuirà considerevolmente la spaventevole mortalità infantile che spopola alcuni paesi.

J. Payot.



Questo brano è tolto dagli Elementi di Morale di Jules Payot (Roma, ed. Albrighi Segati, Lire 2), uno dei più bei libri che siano stati scritti per la scuola contemporanea, il vero vangelo del maestro moderno. In mezzo a tante rovine, il docente che si trova disorientato, che attraversa crisi spirituali, che è in cerca di una certezza, di una fede, di una luce che lo tolga dal tenebroso opprimente, legga, mediti e studi a memoria il Corso di Morale di Jules Payot.

Nel brano surriportato il Payot ricorda la nobile iniziativa del Dott. Pinard, il quale durante l'anno scolastico 1902-1903 poté realizzare un sogno che accarezzava da lungo tempo. « *A des jeunes filles (egli scrive) DE 10 A 14 ANS, pendant une série de leçons, j'ai parlé de ce qu'il faut faire pour conserver et développer les tout petits enfants, dans les meilleures conditions possible.*

« *DEPUIS TRENTE ANS QUE JE PARTICIPE A L'ENSEIGNEMENT, JE N'AI JAMAIS VU UN AUDITOIRE PLUS ATTENTIF* ».

• Incoraggiato dall'ottimo successo avuto, il dott. Pinard pubblicava due anni dopo il libro di testo Puériculture du Premier age, giunto nel 1918 alla ottava edizione. Abbiamo esaminato attentamente una mezza dozzina di libri di puericoltura. Quello del dott. Pinard è, secondo noi, il più chiaro, il più semplice, il più attraente. (Ed. A. Colin, Parigi, fr. 1,50).

Che la puericoltura debba essere insegnata nelle scuole femminili, nessuno contesta. La nostra modesta campagna ci ha fruttato consensi assai confortanti. Ma non basta. Dalle parole bisogna passare ai fatti. Fatti occorrono. Siamo al principio di un nuovo anno scolastico: survia, un po' di coraggio; sopra tutto un po' di buona volontà, e avanti coll'insegnamento della puericoltura nella Normale femminile, nelle Scuole professionali femminili e in quegli ottimi Corsi per le apprendiste, i quali sono una delle più belle istituzioni che lo Stato abbia mai creato e possono dare eccellenti risultati sotto tutti gli aspetti: intellettuale, morale e professionale.

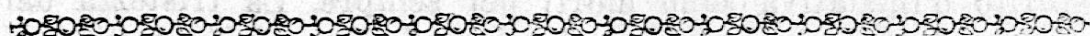
Il testo del dott. Pinard e il cartellone (90x65) annessovi saranno una guida sicura per gli insegnanti e le allieve.

Noi andiamo più in là e diciamo che la puericoltura può

e deve essere insegnata anche alle allieve del Grado superiore.

L'esperimento del dott. Pinard è decisivo. Del modo di introdurre la puericoltura nel Grado superiore femminile diremo un'altra volta.

Intanto meditiamo su questo fatto sconsigliante e disonorante: la mortalità infantile è sempre molto elevata nel nostro Cantone. Svegliamoci e finiamo di chiacchierare.



Collegi ed educazione

Chi abbia familiarità cogli scrittori italiani di cose educative avrà osservato che diventano aspri, taglienti, implacabili quando prendono a parlare dei collegi confessionali. Da Cesare Cantù al Lombardo-Radice, da Andrea Angiulli a Saverio De Dominicis, da Aristide Gabelli ad Arcangelo Ghisleri e a numerosi altri è una sola voce di condanna. Ecco, per esempio, come si esprime il dottor Giuseppe Vigevani nel suo interessante volumetto *Ciò che non si deve nascondere alla gioventù* (Ed. Sandron, fr. 2):

« Non si potrà mai dire abbastanza male dei collegi in generale; luoghi nei quali entrano fanciulli ingenui e sani, e ne escono simulacri di giovani spesso senza coltura, corrotti nell'anima e nel corpo, incapaci di qualsiasi nobile aspirazione; gente che sa la simulazione e la dissimulazione e il livore, e che i vizi hanno innanzitempo esaurito.

« È comodo ma è ben deplorabile che i genitori si scarichino del peso e della responsabilità dell'educazione mettendo i figli in tali semenzai di corruttela, ove i ragazzi tristi si corrompono maggiormente, e i buoni si contaminano con essi. Anche per gli orfani credo sia preferibile una educazione individuale a quella che si impartisce nei collegi, ed i tutori e gli educatori dovrebbero fare ogni sforzo per evitare ai pupilli gli accennati malanni indeprecabili per chi viene allevato in collegio.

« Nessuno di coloro che abbiano vissuto in istituti del genere potrà contestare la verità di quanto affermo.

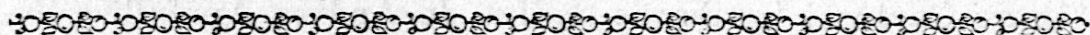
« Quando vedo passare per via quei drappelli di giovanetti collegiali tutti vestiti ugualmente e tristemente di nero, quando incontro quelle fanciulle anch'esse in nero o in grigio, cogli abiti dal taglio rigido, che invano tentano dissimulare le curve nascenti della femminilità, e con le testine oppresse da sgraziati cappelli uniformi, invano mi vien fatto di cercare fra quella giovinezza una bella faccia aperta, simpatica. Il loro bisbigliare sommesso in contrapposto colla festività

chiassosa propria dell'età, mi fa pensare alla modificazione profonda che il loro carattere deve aver subito, e che sopra di esso la cappa di piombo dell'ipocrisia ha prodotto certo un effetto simile ma assai più dannoso di quello del triste abito che ne deforma la linea del corpo.

«È l'io individuale che in quelle giovani anime viene conculcato: e la bella serenità sua e forse anche tutto il suo spirito d'iniziativa sono morti per sempre. La tristezza dei visi ne fa fede in accordo col colore di lutto delle vesti.

«Ah! no. Noi non vorremo ridurre così le nostre creature!».

Si parla molto e senza reticenze delle scuole pubbliche. Non sarà inutile occuparsi un pochino anche delle scuole private. Il teologo don Luigi Imperatori, che di scuole private s'intendeva, soleva dire che *i migliori collegi valgono ben poco!*



Normale e Scuole rurali

Scriva l'on. Bertoni nel *Dovere* del 22 agosto:

Le scuole normali in ispecie devono attendere a formare dei caratteri di maestri elementari modestamente ambiziosi di svolgere *nel villaggio* l'attività vivificante del loro ministero.

D'accordo. Nell'*Educatore* del 15 luglio 1917, dando il benvenuto ai nuovi maestri, scrivevamo:

Ogni docente si proponga di arrecare il massimo bene, non solo alla scuola che gli verrà affidata, ma anche al villaggio in cui sarà chiamato a estrinsecare l'opera sua. Il paese sente un gran bisogno di maestri rurali che siano i benefattori illuminati e l'anima ardente dei nostri villaggi. Un buon docente è una benedizione per il suo paesello; e un maestro inetto, pigro, incapace ne è la rovina. Bisogna formare ottimi maestri rurali. Bisogna portare al più alto grado di perfezione le scuole delle campagne e delle valli. Provvedere bisogna al progresso materiale e morale dei nostri villaggi, da tutti abbandonati.

Pensiamo, per es., che l'insegnamento pratico-teorico-pratico dell'agraria sia una delle più belle riforme introdotte nella Normale negli ultimi tempi. In tema di maestri rurali non possiamo tacere che per disgrazia ve ne sono che si comportano in modo scellerato: invece di essere i vessilliferi della pace, del progresso, di ogni idea generosa, rinfocolano odii, suscitano litigi, vivono di ricorsi e controricorsi e sollecitano la orribile tendenza dei contadini al misoneismo ed alla grettezza più nera, quando per soprammercato non sono bevitori di cartello. Auguriamoci che anche questi pochi falsi educatori scompaiano... Approfittiamo dell'occasione per annunciare una serie di articoli *Per i nostri villaggi*, di un egregio collaboratore.

LA FRODE FISCALE

L'Azione radicale del 26 settembre pubblica una corrispondenza da Bellinzona in cui si tira a palle infocate contro la frode fiscale:

Come ha rilevato il nostro sindaco Bolla in Gran Consiglio, a Bellinzona il fisco è defraudato nella sola capitale per circa 10 milioni di sostanze imponibili, a causa dei debiti ipotecari fittizi. Altrettanto avviene nelle altre città e località principali del Cantone. La manovra fraudolenta è certo condannabile, ma l'esempio gramo da chi è dato?

Si pubblicino le tabelle d'imposta da parte della stampa di opposizione almeno, se non lo fa quella aulica, e si vedrà la dismisura delle classificazioni e la scandalosa tassazione di certe sostanze e di certe rendite. Vi sono consiglieri di Stato e giudici d'appello ricchi che godono in famiglia quindicimila franchi di stipendio, caporioni di partito, notoriamente milionari ed investiti di grandi cariche federali e cantonali, che pagano meno o poco più degli umili impiegati.

La pubblicazione ufficiale delle tabelle costerebbe all'Erario oltre 20 mila franchi — aggravio che si stenta a decretare —, ma susciterebbe un tale pandemonio nel pubblico, da farli scappare, certi contribuenti a colpi di manico di scopa.

Ripetiamo ancor noi: guerra alla frode fiscale! Fuori le tabelle d'imposta! Le quali dovrebbero essere pubblicate in qualche giornale, se lo Stato non si muove. Alla ribalta i patriotoni!



ANNO NUOVO

L'accorto ed esperto insegnante non s'accinge subito, nei primi giorni di scuola, a svolgere le nozioni fissate nel programma scolastico, per tema di non arrivare in tempo al porto sicuro.

Un opificio, in riposo da qualche tempo, non si rimette in moto d'un tratto: è necessario avviare lentamente le macchine, dopo aver dirugginite le varie ruote dei complicati ingranaggi.

Così una scuola, dopo i lunghi mesi di vacanza, deve lentamente riprendere la sua vita e la sua fisiologia naturale seguendo un piano prestabilito in modo da poter conoscere per bene la nuova scolaresca, ridestare in lei le sopite energie intellettuali col graduale e progressivo richiamo delle nozioni che gli alunni portano dalla classe precedente, e per stabilire quell'ordine

disciplinare e didattico che spianerà la via all'insegnante, perchè poi proceda senza inciampi, senza perdita di tempo e con grande profitto.

Niente rigide pesantezze o intempestivi aggroviamenti, adunque, nei primi giorni e nelle prime settimane di scuola. Niente martirio dell'intelligenza o ufficio di santa inquisizione; ma scuola gaja e vivificante, che alletti, incoraggi e suggestioni la scòiaresca.

Per i bimbi nuovi poi la scuola deve avere l'attrattiva e la genialità necessaria perchè questi non sentano il brusco passaggio dalla casa e dalla spensieratezza delle lunghe vacanze alla serietà della scuola; non deve avere rigidzze disciplinari, d'insegnamento e di metodo mentre il bambino vive ancora col pensiero fra i giochi liberi dell'asilo, la libertà naturale e tanto piacevole della campagna e l'amore dei genitori.

I bimbi nuovi non fanno troppo buon viso alla scuola per colpa della scuola stessa. Faccia la insegnante il suo dovere di mamma buona, affettuosa, indulgente! Faccia sì che questi bimbi, circondati dal sorriso, dalle carezze, dalla conversazione familiare e dilettevole della maestra, non sentano, nè possano sentire, il distacco dalla famiglia, il peso della scuola; si faccia gustare, più che sia possibile, la dolce e cara compagnia dei loro piccoli condiscipoli e soprattutto quella della loro seconda mamma: la maestra.

Sarà certamente una bella fatica, codesta; ma quanto maggiormente caro sarà il compenso di vedere quei visi sorridenti tornare il domani lieti e volonterosi, perchè nella scuola avranno trovato piacere, diletto, interesse — e un'altra mamma!

La scuola domanda subito e sempre: amore, arte, pazienza; e poi: operosità costante e ordinata da parte dei maestri.

E ogni educatore scriva sulla prima pagina del quaderno del suo piano didattico: Nelle prime settimane di scuola ordine, igiene, disciplina amorevole, urbanità e puntualità; e nel contempo: Ripetizioni e ripetizioni per saggiare e livellare intellettualmente la scuola e trovare la base psicologica-culturale del programma del nuovo anno scolastico.

Mendrisio.

a. t. i.

FRA LIBRI E RIVISTE

A. Ghisleri. — **PER L'INTESA ITALO-JUGOSLAVA** — Lugano, Istituto librario italiano — Fr. 2. — 1918.

Contiene scritti editi e inediti degni in tutto della probabilità, del carattere, del patriottismo di Arcangelo Ghisleri, nostro ospite illustre. Si leggono d'un fiato. Sono ispirati alla tradizione mazziniana, alla politica delle nazionalità e, come lo dice il titolo stesso, dell'amicizia italo-slava. La Dalmazia non è italiana ma slava; quindi niente annessione di quella costa al regno italico. Il Ghisleri è aspro verso gli imperialisti chiacchieroni, rapaci, senza coscienza e rinnegatori delle tradizioni del risorgimento e verso i tedesco-fili subdoli e travestiti.

Falsificano la geografia, scrive il Ghisleri, i Tamaro, i Dudan, i Cippico e quegli'idioti o mercenari pappagalli del giornalismo nazionalista, che ne ripetono le castronerie, quando affermano che la Dalmazia appartiene *geograficamente all'Italia*, o che « in tutti i trattati di geografia, anteriori al 1850 la Dalmazia apparisce descritta come regione appartenente all'Italia geografica e abitata da italiani. » Il prof. Carlo De Stefani del R. Istituto di Studi Superiori, il quale aveva stampata quest'asserzione in un suo articolo della *Nuova Antologia*, messo colle spalle al muro dal Prezzolini, che lo invitò a precisare quali fossero quei trattati, ha dovuto rispondere che « nè fra i libri di casa, nè all'Istituto Superiore, nè alla Biblioteca Nazionale » ne aveva trovato uno.

Le diligenti ricerche fatte dal Prezzolini gli diedero invece questo risultato: « in nessuno degli autori, che ho potuto consultare della prima metà dell'ottocento ho trovato una simile affermazione ». Non nel Furzi (*Geogr. Univ.* Firenze 1841), non nel Pacini (*Elem. di geogr.* Firenze 1859), non nel Baldi, uno dei più letti a' suoi tempi (*Comp. di geogr. univ.* Venezia 1819), non nel Marmocchi. E neppure tra i moderni popolari o scientifici: nel *Nuovo Dizionario di Geografia Universale* di C. Bertacchi (1904), nell'*Italia* (collaboratori G. Marinelli, L. De Marchi, E. N. Giglioli, F. L. Pullé, T. Taramelli, ecc.), nella *Nuova Italia* o dizionario dei Comuni del Regno e dei principali paesi d'Italia oltre confine, e in cento altri « l'opinione che la Dalmazia sia italiana nonchè sostenuta non si trova nemmeno discussa ».

Ma udiamo qual'era l'opinione, il voto, il programma nazionale degli emigrati Triestini ed Istriani, a cui s'aggiunsero Trentini, Veneti e Romani (in tutto 76 firme) nell'Indirizzo, in data 18 giugno del 1866, presentato a S. M. Vittorio Emanuele II in Firenze il giorno che precedeva la sua partenza pel campo. Ne togliamo quel brano che accenna al confine orientale:

« Perchè si possa dire l'Italia costituita nella sua unità naturale e veramente degli Italiani, perchè si possano dire inviolati il suo diritto e il suo onore e compiute le sue sorti, perchè l'Italia divenga all'Europa guarentigia di ordine e di pace e ritorni efficace istromento della civiltà universale, e infine perchè si possa dirla libera dall'Alpi all'Adriatico,

è necessario piantare col tricolore italiano la croce sabauda *sulla punta di Fianona, là dove il primo sprone dell'Alpe Giulia scende a tuffarsi nel proverbiale Quarnaro. Quella punta si noma da antico Pax tecum. E' là soltanto che si può stringere un patto duraturo di pace quale Europa la vuole* > (V. Gl'Istriani a Vittorio Emanuele II nel 1866, opuscolo dei *Problemi Italiani*, Milano, Ravà e C. 1915).

Il voto degli emigrati Triestini e Istriani del 1866, il programma nazionale della guerra d'indipendenza, che doveva compiere l'unità politica, non parlava dunque di Dalmazia, non solo, ma si fermava al di qua di Fiume. Perché?

Era forse una rinuncia, una codarda obliuione, o un principio?

Era un *principio*. Il principio genuino della nazionalità, che ispirava tutti i nostri patrioti del Risorgimento: il principio, cioè, che *affermando il diritto della propria patria, rispettava, riconoscendoli, i diritti nelle patrie altrui*.

E più avanti:

Dacchè l'abbiamo nominato, dopo il parere dei geografi giova interrogare il più grande dei pensatori e apostoli in tema di nazionalità, il più italiano degli italiani, quegli che <parlò quando tutti tacevano> e che voleva la nuova Italia antisegnana del principio di nazionalità in Europa.

Giuseppe Mazzini sino dai suoi primi scritti, nel 1831, voleva che la Dalmazia fosse degli Slavi; ripeté il suo pensiero nelle *Lettere Slave* del 1857 e più tardi, alla vigilia della sua morte, dopo aver ricordato che il confine orientale d'Italia fu già segnato da Dante <presso Quarnaro, che Italia chiude e i suoi termini bagna> così precisava il suo pensiero (1871):

<L'Istria è nostra. Ma da *Fiume lungo la sponda dell'Adriatico, fino al fiume Boiano sui confini dell'Albania, scende una zona sulla quale, tra le reliquie delle nostre colonie, predomina l'elemento slavo.... Il moto delle razze slave che, salutato e aiutato come fatto provvidenziale, deve ringiovanire di nuovi impulsi e d'elementi d'attività la vita europea, può, se avversato, abbandonato o sviato, costare all'Europa venti anni di crisi tremenda e di sangue*>.

Sembra un ammonimento profetico per le inesattezze dei nostri nazionalisti odierni. Anzi che *avversare* quel moto, Egli augurava, che *nell'alleanza colle popolazioni slave, l'Italia riconoscesse <la sua missione, la sua iniziativa in Europa, la sua potenza politica ed economica>* e prevedeva nella libertà delle nazioni slave del sud e di quelle del nord (tra queste egli comprendeva la Polonia) <una Confederazione di quaranta milioni di uomini liberi, ordinati dal Baltico all'Adriatico a barriera futura tra la Russia e la Germania>.

Qui non c'è soltanto il patriota, ma la mente politica lungiveggente, che anticipava il programma liberale dell'odierna guerra europea.

Non occorrono commenti. Meditino queste parole quei repubblicani e democratici, i quali, per la paura di non parere *abbastanza italiani*, non ebbero il coraggio di *rifiutare la loro adesione ai turbolenti e intriganti satelliti e sollecitatori* del comitato <Pro Dalmazia>.

Nessuno vorrà dare del *croato* a Giuseppe Mazzini; nessuno oserà credere che siano *più sinceri o più zelanti italiani di Lui* quelle equivocate personalità politiche, germanofile sino a ieri, riuscite deputati col l'aiuto di Giolitti e dei preti per aver accettato il patto Gentiloni, reazionari nell'anima e guerrafondai, militaristi e imperialisti alla tedesca per educazione, le quali si sono messe a sfruttare — sotto la comoda maschera dell'*italianità* — il fanatismo ingenuo e idiota di alcuni circoli d'irredenti, per far accettare al pubblico e *imporre al Governo* un loro equivoco programma di pretesi *compensi e acquisti coloniali*, del cui vero

intento parleremo più innanzi.

È uscito:

PER LA VITA

LIRO DI LETTURA per le Scuole Elementari superiori

con illustrazioni del pittore R. Ballerini, del Prof **A. GALLI**

Prezzo Fr. 2.75

Per tutta raccomandazione riproduco qui la prefazione dell'Autore:

Nella compilazione del presente volume mi sono attenuto ai seguenti concetti fondamentali:

1. Far amare il paese nativo e incitare i giovani a lavorare per renderlo prospero;
2. Esaltare il lavoro dei campi e dell'officina e infondere negli allievi l'orgoglio di giovare al benessere morale e sociale del Cantone;
3. Dare ai futuri contadini ed operai la coscienza del proprio valore;
4. Distogliere i giovani dal fuggire la fatica, dal considerare il lavoro manuale come umiliante, e infondere in essi la convinzione che ragiona male chi crede essere la via dei piccoli impieghi preferibile a quella dei campi e dell'officina;
5. Illuminare gli allievi delle scuole elementari superiori sui grandi problemi che si agitano nel nostro paese, perchè, fatti grandi, contribuiscano del loro meglio a risolverli.

La semplice enunciazione di questi concetti fondamentali dà un'idea dello scopo che il volume si propone di raggiungere.

Ad ogni capitolo ho fatto seguire qualche nota di vocabolario. Mi è sembrato opportuno di richiamare l'attenzione dei docenti sulla necessità di intensificare, nelle nostre scuole, lo studio del dizionario. Senza un tale studio il corredo linguistico degli scolari sarà sempre povero, scheletrito, insufficiente ad esprimere chiaramente il pensiero.

Ho voluto fare un libro ticinese, un libro di colore prettamente locale.

Prima di invogliare i ragazzi a conoscere i paesi lontani m'è sembrato utile d'avviarli a conoscere la vita, i bisogni, il valore di questo nostro amato Ticino, di guidarli ad apprezzare le virtù della nostra gente, semplice, laboriosa, economica e buona.

Nel licenziare al pubblico il volume m'è di incoraggiamento il sapere che queste opinioni sono condivise da molte distinte persone e dalle autorità scolastiche del Cantone.

*Deposito generale: Libreria **A. Arnold** - Lugano*

È uscito il primo volume di

Le vie della vita

del Prof. Luigi Brentani

**Nuovo libro di lettura per le Scuole elementari superiori, Maggiori
Tecniche inferiori, Professionali in genere**

Riccamente annotato e illustrato

Quanto prima uscirà il volume secondo

Il libro tende a far conoscere la storia delle industrie principali, le arti e i mestieri più comuni e interessanti, gli strumenti e gli attrezzi di lavoro, le leggi sul tirocinio; incitare ad apprendere un mestiere, una professione, facilitandone la scelta; a mostrare come si svolge la vita di lavoro e quali cognizioni occorrono per viverla dignitosamente; a educare il buon gusto e l'amore alle cose belle e buone; a far conoscere alcuni monumenti del paese e infondere il sentimento del rispetto verso di essi; a far conoscere alcuni artisti e operai famosi, indicando la via delle belle ascensioni; a educare la volontà e infondere lo spirito di abnegazione; a fare una buona donna di casa e un buon cittadino.

(Dalla Prefazione).

Di prossima pubblicazione :

RODOLFO RIDOLFI

CORSO DI STORIA NATURALE

AD USO

DELLE SCUOLE DEL CANTON TICINO

CON LETTURE DI AUTORI TICINESI

VOLUME I.

Per la 1^a classe delle Scuole Tecniche Inferiori e dei Ginnasi.

APPROVATO DAL LOD. DIP. DELLA PUBBLICA EDUCAZIONE

Fr. 3,50

EDITO DALLA CASA ATAR DI GINEVRA.

L'EDUCATORE DELLA SVIZZERA ITALIANA

Organo quindicinale
della Società Amici dell'Educazione e d'Utilità Pubblica

FONDATA DA STEFANO FRASCINI NEL 1887

Tassa sociale, compreso l'abbonamento all'*Educatore*, fr. 3.50. — Abbonamento annuo per l'Estero, franco. — Per i Docenti fr. 3. — Per cambiamenti d'indirizzo rivolgersi al segretario sig. M.o Cesare Palli, Lugano (Besso).

SOMMARIO

Un grave errore da evitare nelle Scuole di Agricoltura.
« La Nuova Svizzera » del prof. Ragaz (T. Paravicini).

Scuola e scrittura latina.

Libri di lettura (M. Janner)

Il vino non è necessario.

Un raccolto abbandonato per ignoranza.

Contro l'influenza.

Fra libri e riviste: Nuova grammatica — Capolavori della letteratura italiana e straniera — Per la propaganda della coltura italiana all'estero — Pro Ticino — Nuove pubblicazioni.

Neerologio sociale: M.o G. Barassa — M.a Linda Ponti — Avv. P. Bonzanigo — M.o M. Bizzini — M.a Rina Bonesana — Eugenio Primavesi.

FUNZIONARI DELLA SOCIETÀ

Commissione dirigente pel biennio 1918-19, con sede in Lugano

Presidente: Angelo Tamburini — Vice-Presidente: Dirett. Ernesto Pelloni —
Segretario: M.o Cesare Palli — Membri: Avv. Domenico Rossi - Dr. Arnaldo Bettelini - Prof. Virgilio Chiesa — Supplenti: Prof. Giov. Nizzola - Cons. Antonio Galli - Sindaco Filippo Reina — Revisori: Prof. Francesco Bolli - Ind. Martino Giani - Dr. Angelo Scielli — Cassiere: Cornelio Sommaruga in Lugano — Archivist: Prof. E. Pelloni.
Direzione e Redazione dell'« Educatore »: Prof. Ernesto Pelloni - Lugano

ANNUNCI: Cent 20 la linea. — La pagina per gli annunci commerciali è divisa in 4 colonne. — Rivolgersi esclusivamente all'Agenzia di Pubblicità Grassi & C. - Lugano.

BANCA DELLO STATO

del Cantone Ticino

Sede: Bellinzona

LUGANO, LOCARNO, MENDRISIO e CHIASSO.

Capitale di dotazione Fr. 5.000.000.—

Emettiamo

OBBLIGAZIONI NOSTRA BANCA

al **5 0/10** fisse da 5 a 6 anni
con 6 mesi di preavviso

Titoli nominativi ed al portatore con cedole semestrali

Lo Stato risponde per tutti gli impegni della Banca.

Le Autorità fiscali non possono esercitare presso la Banca dello Stato, indagini di sorta circa i depositi e le somme ad essa affidati.

Istituto Librario Italiano

ZURIGO - Usterstrasse 19.

LETTERATURA - SCIENZA - BELLE ARTI

:: INDUSTRIA - COMMERCIO - MUSICA ::

Succursale in Lugano - Riva Vincenzo Vela N. 1

Telefono 10-82

Le Vie della Vita

Nuovo libro di lettura

(Vedi avviso sulla quarta pagina)